

Xynthia des laisses contre l'oubli

Photographies : Frédérique Jouval

Textes : Géraldine Giraud



Contributions scientifiques :

Ludvina Colbeau-Justin

Bernadette de Vanssay

Dorothée Marchand

Cloé Vallette

Académie de l'eau

Préambule

« La nature ne se dompte pas, au mieux elle s'apprivoise ».

Le 28 février 2010, la tempête Xynthia a révélé au monde une zone sinistrée, écartelée entre deux départements, la Vendée et la Charente-Maritime. L'anse de l'Aiguillon et les côtes des Charente-Maritime, là où la surcote marine générée par la tempête a été maximale, ont souffert dans leur terre et dans leur chair.

En nous plongeant au cœur de la vie bouleversée de ces villages nés de la mer, nous vous donnons à envisager la tempête comme révélateur de la capacité de redressement de ses hommes. Presque deux ans après, c'est un suivi humain de cette terre qui saigne encore que nous proposons au travers de l'état des lieux d'une population courageuse, qui continue à se battre pour sa survie. L'espoir renaît peu à peu des cendres...

L'étude des stigmates de la tempête Xynthia, sur la terre et auprès des hommes, nous est apparue le prisme révélateur pour dépasser la catastrophe, comprendre son incidence et mieux anticiper, appréhender les prochains aléas de la nature.

L'histoire d'un oubli, d'une mémoire défaillante, pire d'un déni du passé pour nous aider à mieux vivre le présent, appréhender l'avenir et notre patrimoine.

Un livre que nous avons voulu comme un dialogue entre l'art et la science : une conversation entre la terre, la mer et ses hommes. L'attention de scientifiques, attachées aux problématiques psychosociologiques des catastrophes naturelles couplée à un œil d'auteurs, en texte et images, plus artistique, proposent un regard alternatif sur la prévention.

Comment l'art et la science échangent-ils pour trouver des perspectives communes ?

Si la terre et l'eau sont des éléments qui s'entremêlent de manière particulièrement harmonieuse dans les marais, l'art et la science peuvent donner des perspectives intéressantes concrètement, sur le terrain. En restant à l'approche de certains sinistrés tout au long d'une année, nous avons tenté de restituer au mieux leurs aspirations de sorte que notre regard constitue un outil pratique et utile, pour « les gens d'après » la catastrophe...

Xynthia, des laisses contre l'oubli

Sommaire

Préface

Première Partie : Récit

- I** Le Pays né de la mer
- II** La tempête, une guerre à bien des égards
- III** La culture de l'oubli, une exception française ?
- IV** En terre de résistance, la nature a repris ses droits !
- V** Une plaie encore à vif
- VI** Vulnérable et impuissant, l'homme rend les armes
- VII** Les passeurs de mémoire

Seconde partie : Dialogue avec les scientifiques

I Le pays né de la mer



Sur la façade atlantique, écartelée entre les côtes de la Vendée et de la Charente-Maritime, la tempête Xynthia a touché de plein fouet un littoral dynamique, qui évolue sous l'influence des vents, des marées et courants...

Deux départements pour une seule et même nature, où une langue de terre flirte avec la mer. Une nature amphibie, dont l'histoire est étroitement liée à l'eau.

Au cœur du Marais poitevin, la même terre argileuse bleuâtre colle au sol du marais. Les mêmes laisses de mer déposent marée après marée, autant de vase à l'intérieur d'une anse qui se réduit de jour en jour. A marée basse, la même nappe d'eaux troubles chargées de vase brune refait surface.

Une vase très fine, modelée indifféremment par le va et vient de l'eau salée luit au soleil. Des champs de mer où émergent ces mêmes têtes noires, des pieux de bouchots, érigent des forêts d'un autre âge, en pleine mer. Un sol terrain de jeu des misottes, ce tapis végétal fermé où ne poussent que des plantes qui supportent le sel... A la frontière de la terre et des eaux, l'on découvre un territoire inconnu à l'extraordinaire diversité et singularité !

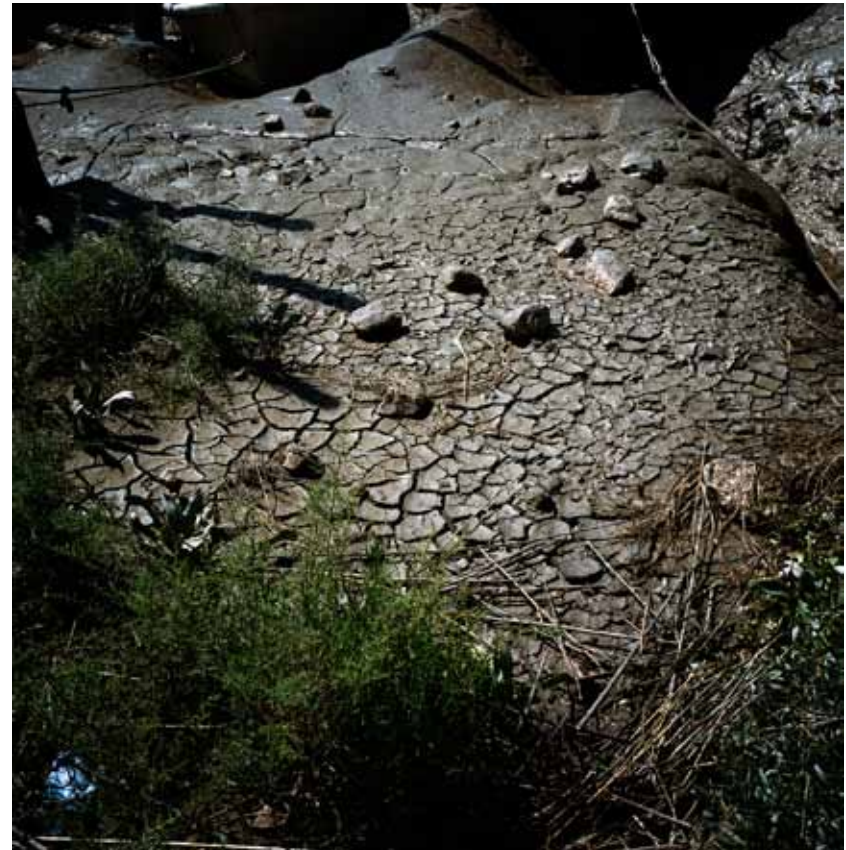
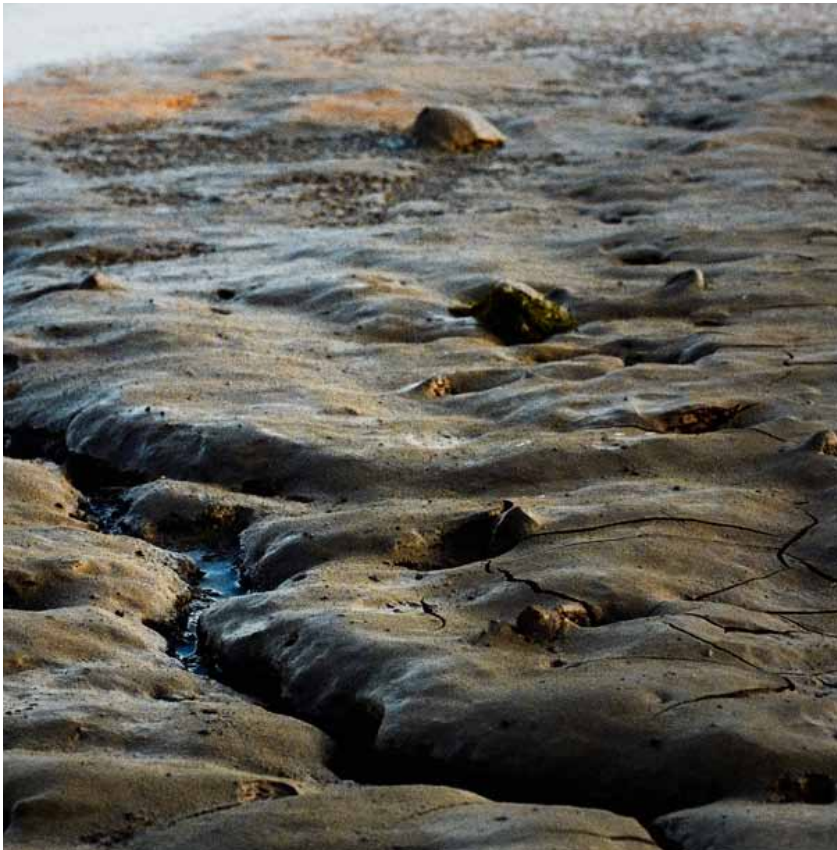


Un marais maritime, composé de deux flèches littorales sableuses, celle d'Arçay et celle de l'Aiguillon encadrent l'estuaire du Lay. Cette façade du pertuis breton s'ouvre sur l'anse de l'Aiguillon qui reçoit la Sèvres Niortaise, limite des deux départements. Le marais est familier des crues de la Sèvres Niortaise et de ses affluents.

L'anse de l'Aiguillon reçoit les submersions marines des grandes marées et des tempêtes jusqu'aux inondations des crues abondantes du Lay... Un sanctuaire d'eaux saumâtres et de terres humides.

Des « relais de mer », barrages, estuaires et digues, étiers et autres « portes à la mer » régulent l'inondation des terres. A marée haute et marée basse, en période de crue ou pas, le paysage n'est plus le même. Et la vie non plus. Une versatilité des éléments que les hommes ont apprivoisé depuis le Moyen Age ; dès que les moines ont pu exploiter la richesse de ces terres amphibies, desséchant ou assainissant les marais inondés. Cueillette, chasse, culture, élevage, pêche en ont fait un eldorado auto-suffisant!

Dès lors, la conquête des territoires rognés par la main de l'homme s'amorce. Face à des témoins impuissants, gardiens de ces terres hybrides, dont la vie ressemble à la terre du marais. « Les paysans de la mer », éleveurs d'huîtres et de moules de bouchots, recèlent au travers de leur AOC tout le sel de cette terre, qui garde l'eau mais ne sèche jamais.



Ces pieux où s'agrippent les moules balayées au gré des marées et du vent dégorgent toute la force des éléments naturels. Et des hommes qui les entretiennent en bravant les aléas de la nature pour en vivre. Une pêche artisanale très active. Des « cabanes » qui abritent une vie de labeur et de dévotion, qui racontent une histoire de transmission et d'attachement à sa terre. Des travailleurs acharnés dont la vie ordinaire est rythmée par le calendrier des marées. Ceux-ci composent avec leur territoire.

Face à une nature impétueuse, qui continue à dicter sa loi, ces hommes ont compris que la nature ne se dompte pas, elle s'apprivoise. Comme une beauté singulière... Cachée, à la frontière de la terre et des eaux, où la vase et la mer s'entremêlent.

Un paysage comme un mirage, où se confondent le sable et la vase, où les vasières communiquent avec le pré-salé, où les chenaux s'enlissent dans les marécages... un territoire improbable, ni tout à fait terre, ni tout à fait mer. Entre eaux saumâtres et terres amphibies, une vision du paradis terrestre, cette terre de migrations où les oiseaux y ont déjà élu territoire.

Un territoire sauvage et mystérieux, difficile à appréhender pour qui n'est pas sensible à la force des éléments bruts. Une beauté cachée et friable s'étire en réseau étoilé au milieu des polders... Ces grands chenaux empruntés par la marée montante et descendante, qui assurent le drainage des prés-salés. Véritables méandres, ils dessinent des troncs aux milles branches, semblables aux nervures d'une feuille. Des vasières à la surface craquelée suggèrent les fentes de retrait de l'eau...

Un paysage lunaire parfois, comme si les entrailles de la terre s'ouvraient pour nous donner un spectacle abstrait. Dont Xynthia a troublé à jamais la quiétude.

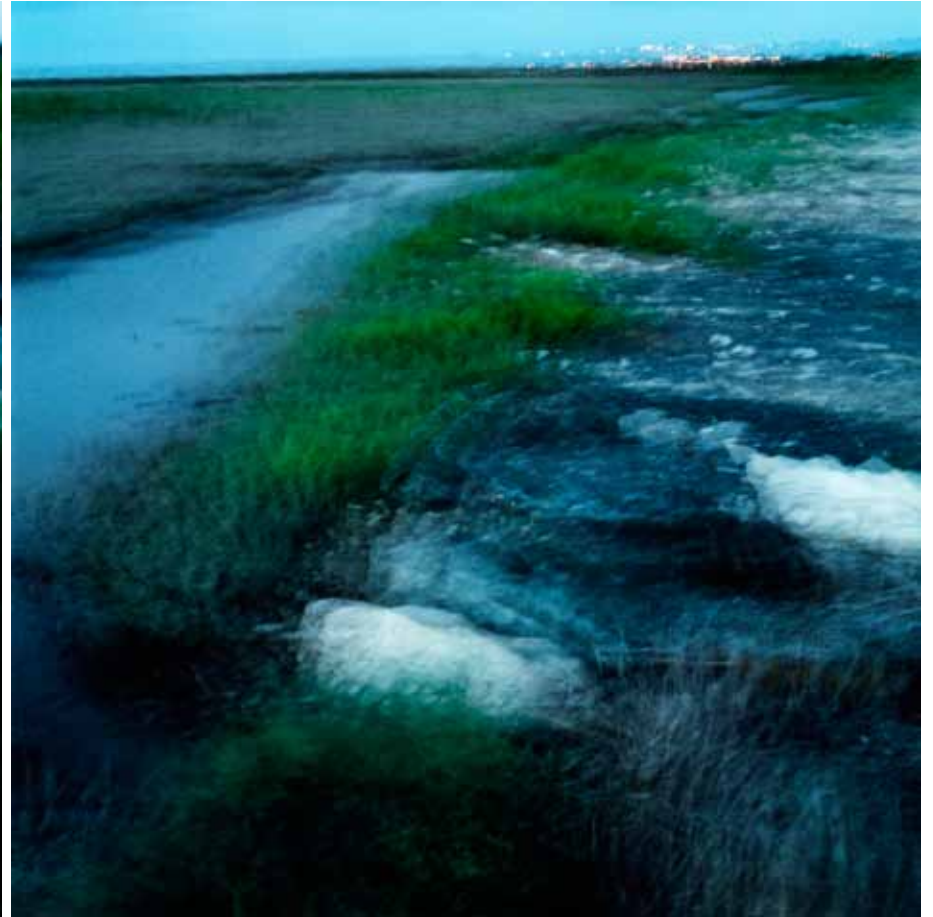




II La tempête, une guerre à bien des égards

L'océan a joué à saute-mouton avec les digues, censées protéger le territoire. Une immense lame de fond s'est engouffrée partout, comme une coulée de lave. Prenant à revers les villages avec les certitudes de ses hommes. L'effet d'une bombe. Face à des visions de paysages apocalyptiques, méconnaissables, les paysans de la mer interloqués et impuissants, ont vu leurs semblables hélitreuillés, sauvés des eaux. Des regards hagards sur les yoles trahissent la détresse de ces réfugiés modernes du radeau de la méduse. Ces rescapés chassés du paradis terrestre, comme revenus d'ailleurs, ont vu leurs maisons transformées en tombeaux.





L'avant-veille, elle s'inquiète que les oiseaux ne viennent plus picorer...





83 ans plus tôt, le grand-père d'Anita, la rescapée du Génie, à la Pointe de l'Aiguillon avait vécu une autre Xynthia, au même endroit. A l'époque, ils avaient monté les lapins, et les poules à l'étage de la maison. « La prochaine fois l'eau viendra par derrière » qu'il disait.

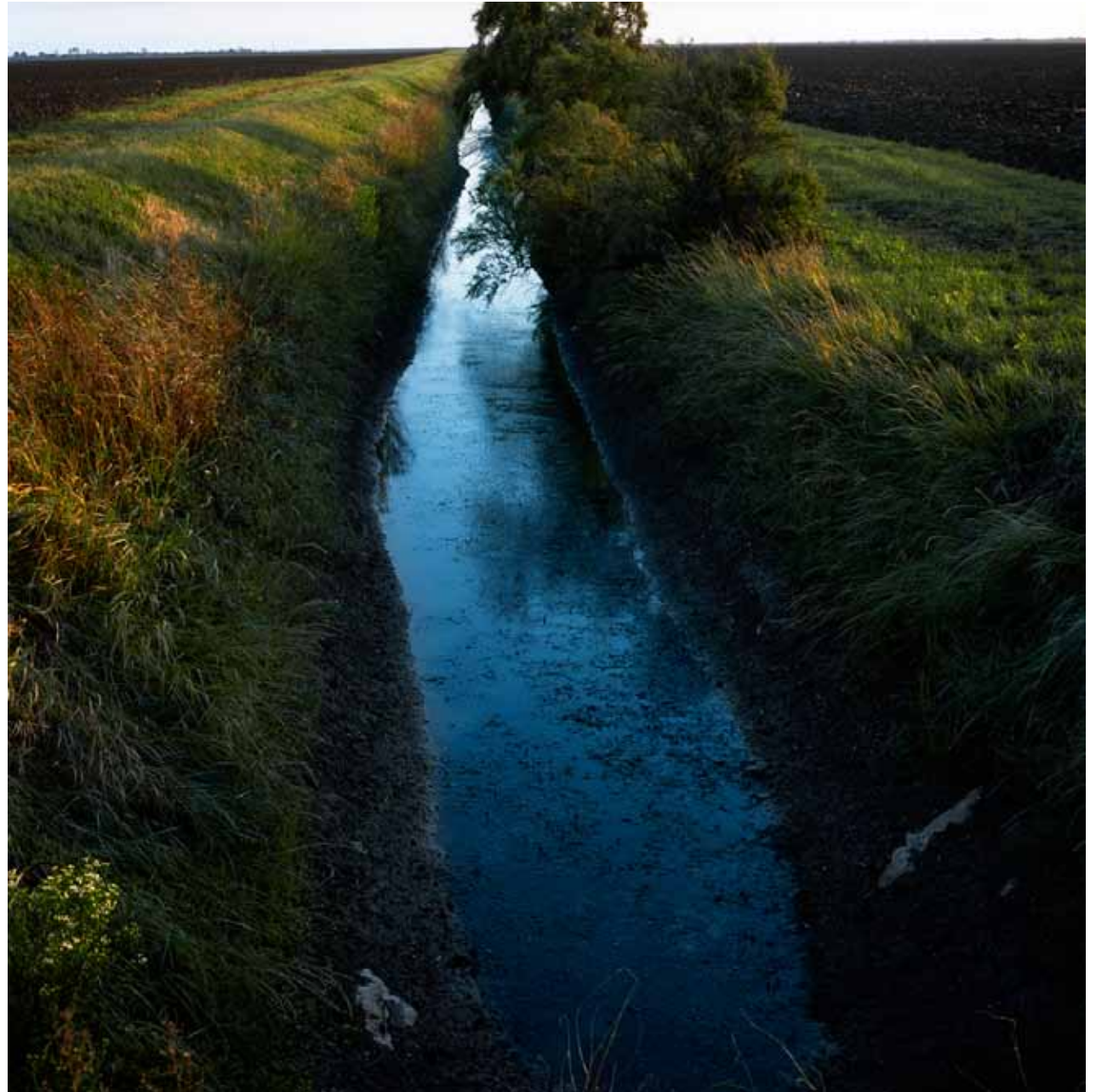
Il ne s'est pas trompé. La maison du Génie «au bout du monde» construite par l'aïeul a reçu 1m40 d'eau. Anita a du l'abandonner.

L'avant-veille, elle s'inquiète que les oiseaux ne viennent plus picorer. Un pressentiment l'incite à convaincre sa locataire au bout de terrain, dans sa caravane. «Tu devrais partir, mon grand-père m'a toujours dit... Toi en contrebas, tu risques d'être submergée». Le lendemain, une 2CV bardée d'affaires traverse le champ.

Anita est soulagée, comme libérée.

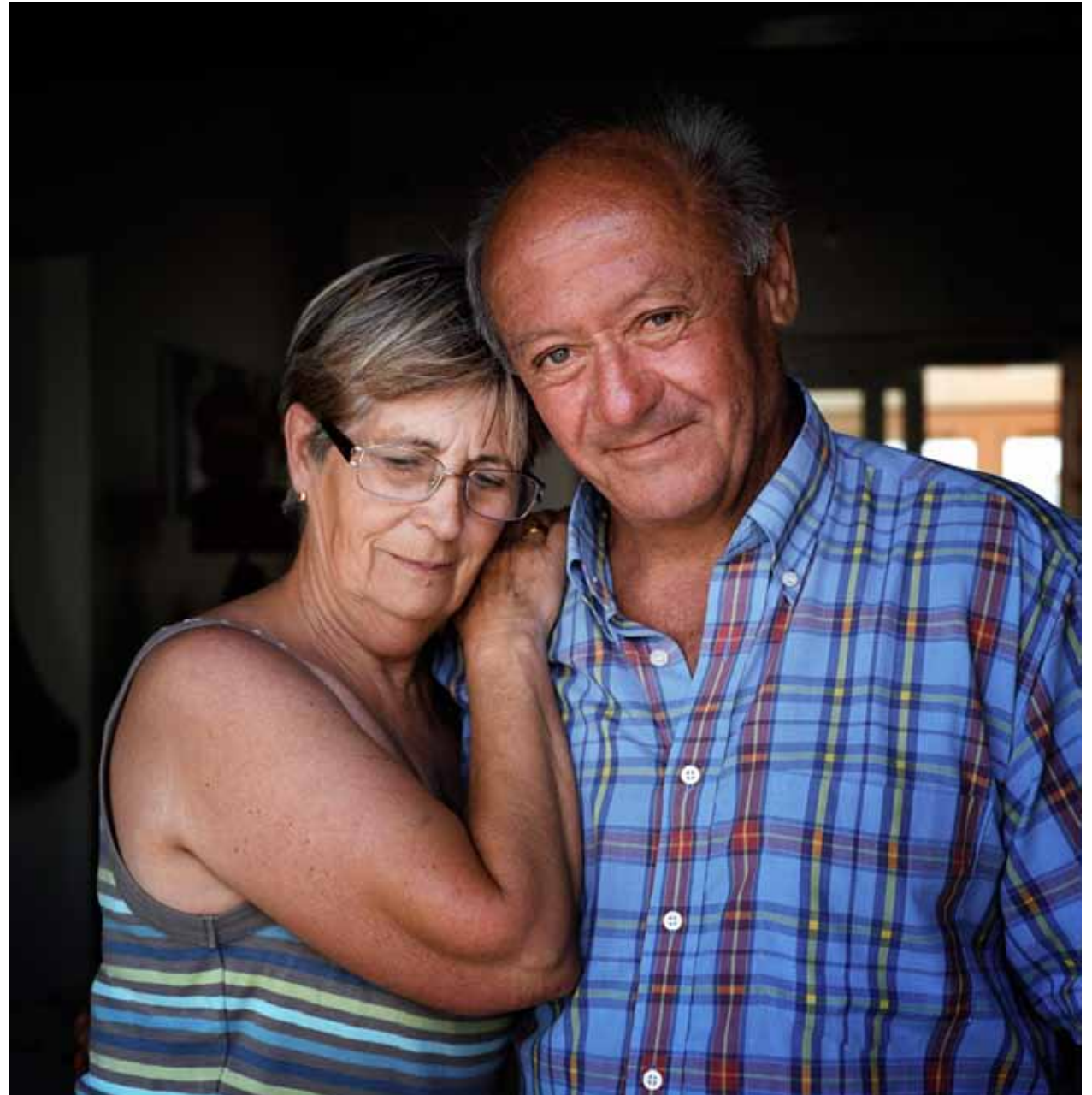
Le soir de la tempête, elle monte à l'étage avec son mari pour se sauver. L'eau continuant à monter à une vitesse folle, ils tentent de sortir mais comment? Pris au piège, sous l'eau, les chaussures ne tiennent pas aux pieds! Dans des sacs en plastique, ils entassent leurs vêtements et sortent en culotte, pieds nus.

Loin au bout de la route immergée, en dehors de l'eau, quelqu'un les attendait, avec un grand sourire. C'était la locataire de la caravane.



Louissette et Jean-Claude, les retraités miraculés de La Faute, se sont dits plusieurs fois adieu.

Il a porté sa femme sur ses épaules pour la hisser sur le toit. Les ongles arrachés, en hypothermie, les pompiers les ont sauvés dans la matinée.



Nicole Audet aux Bou-chôleurs, a vu sa maison désossée. « L'eau est remontée par l'intérieur du village, là où on ne l'attendait pas. Pour sauver ma maison, noyée sous 70 et 40 cm d'eau, dans chaque pièce... On a dû tout arracher. Pour qu'il y ait un courant d'air qui la sèche : il ne restait plus que les pierres apparentes et le toit. Elle est restée désossée jusqu'à l'été. Il ne reste plus de traces aujourd'hui, j'ai refait des travaux ».

